

Point de vue d'un étudiant en théologie

par Michel KOCHER

Que peut bien dire l'étudiant que je suis après ces articles savants ? Répéter imparfaitement des exposés professoraux ? Non, ce serait inutile. Evoquer à sa manière quelques aspects de sa vie ? Pourquoi pas, mais attention, ne vous attendez pas à un « témoignage » fracassant ou à une diatribe critique et acide contre le manque de vie spirituelle en faculté. On a déjà fait et refait la critique de l'institution, certaines fois avec succès, d'autres fois sans grand effet. Certes, l'analyse doit se poursuivre dans le but d'intégrer toujours mieux vie spirituelle et travail académique mais la théorie et les projets ne doivent pas masquer la réalité, ils doivent s'inscrire en elle. De plus, les facultés étant considérablement différentes, vous entretenir des améliorations nécessaires dans ma faculté n'aurait pas directement un intérêt pour tous.

Et toi, comment fais-tu ?

Parviens-tu à unir théologie et vie spirituelle ? Ne sont-elles pas indépendances dans ta vie quotidienne ?

Ce qui me paraît le plus urgent, c'est d'oser parler concrètement, d'oser évoquer personnellement comme étudiant, pasteur ou professeur le rapport entre théologie et spiritualité. A plusieurs reprises j'ai eu le désir secret de poser les questions suivantes à mes professeurs ou à mes amis étudiants : comment votre vie de prière s'inscrit-elle dans la théologie académique ? Qu'est-ce qu'une théologie priée dans votre vie quotidienne ? Ces questions me brûlaient la langue mais je n'osais les adresser, par pudeur certainement, croyant que ce problème était résolu pour eux, ou tout simplement qu'il ne se présentait pas à leurs yeux comme un « problème ».

Personnellement, je ne peux que vous faire part d'expériences très simples, peu spectaculaires, voire banales, qui ne présenteraient que peu d'intérêt pour une revue théologique..., sauf si, au fond, tous ses lecteurs n'étaient concernés par les mêmes réalités. Pour bien des chrétiens un vrai témoignage doit être synonyme de guérison, de conversion, de repentance, de victoire etc. Sans désirer

à ces éléments une évidente importance, ces lignes contiendront des découvertes, certes, mais aussi d'autres éléments : des questions, des hésitations, des tâtonnements. Ce « flottement » peut déranger mais il exprime d'une certaine façon la condition du théologien : un mendiant de Dieu.

Une étude qui nourrit la spiritualité

La recherche de Dieu passe par l'étude approfondie de l'Écriture, avec tous les moyens que met à notre disposition la science exégétique. Mais elle passe aussi par la méditation, l'écoute de l'Esprit, l'adoration. Deux aspects connus de tous auxquels on associe deux situations bien typiques : le théologien à sa table de travail, le pasteur recueilli en prière. Jusque là pas de problème, mais toute la question est celle du lien entre ces deux images. S'il n'y en a pas on vit sur le mode dualiste et inacceptable d'une intelligence au service de l'Écriture, sans débouché sur la foi d'une part d'un illuminisme replié sur lui-même d'autre part. Mais si la table de travail incite par sa richesse à la méditation, qui, elle, renvoie à la réflexion, on peut parler de théologie et de spiritualité comme d'un tout.

Le premier mouvement de ce tout, dans un ordre théologique, est celui qui conduit de la table aux mains jointes, de la Parole à la foi. Pour moi, je parlerais d'intégration de la théologie : nourrir sa méditation des richesses de l'enseignement. De nombreuses fois cette assimilation se fait. Il m'arrive souvent de sortir enthousiaste d'un cours ou d'un séminaire ayant découvert un texte nouveau ou, renouvelé par une exégèse approfondie, ou ayant mieux compris un développement de théologie systématique. Ce fut le cas lorsqu'au début de mes études je découvris les richesses de la doctrine de la réconciliation. Catéchisme déficient ? Théologie amputée ? Je pensais la christologie surtout en terme de satisfaction viciaire. La réconciliation enrichit ma compréhension de la Croix ; prière et partage offrirent des canaux d'expression à cette découverte.

Mais il n'en va pas toujours ainsi : parfois à la fin d'un semestre, effectuant le bilan d'un cours, je ne sais que faire de ce que j'ai entendu. Je ne dis pas que tous les cours doivent être immédiatement « monayables », mais ne devraient-ils pas au moins offrir des pistes nouvelles à parcourir dans le futur ? Si ce n'est pas le cas, une question double s'impose à mon esprit : n'ai-je pas été capable de bien écouter, de me remettre en question si c'était nécessaire ? Ou alors le cours n'était-il pas inadéquat, voire inutile ? Dans le cadre de ces quelques lignes, je ne peux que développer la première question. Suis-je vraiment prêt à me laisser édifier, enseigner, ou n'ai-je pas cette secrète prétention du chrétien persuadé que sa vie spirituelle est le résumé complet et suffisant de sa foi et du contenu de celle-ci ? La théologie doit nourrir non seulement la réflexion mais la foi, essence de notre être de chrétien.

Il nous faut lui laisser ouvertes toutes les portes de nous-mêmes. Cet état d'esprit, fruit de l'Esprit, ne m'habitait pas au début de mes études, car je me méfiais d'une théologie desséchante. A vrai dire, il ne peut jamais être acquis définitivement, mais nécessite un perpétuel effort d'écoute. En ce sens je dirais que la seule chose qu'un théologien doit savoir et ne jamais remettre en question est la suivante : ma connaissance de Dieu n'est qu'ignorance si elle n'est pas accompagnée d'une recherche permanente en vue d'une meilleure compréhension de l'Évangile.

Il n'est pas besoin d'aller loin pour entendre nombre de prédications, de leaders répéter les mêmes affirmations, affirmations ne couvrant qu'une infime partie du champ immense de la théologie chrétienne. Il en résulte un dommageable appauvrissement de l'édification du peuple de Dieu que les théologiens ont charge de nourrir. Cette critique, je me l'adresse à moi-même car le nœud du problème se trouve d'abord entre ma réflexion théologique académique et son lieu d'éclosion, d'épanouissement : la vie spirituelle, la prédication, le témoignage.

La théologie rendue possible par la vie de l'Église

Le second mouvement peut se caractériser simplement comme la part de la spiritualité dans l'élaboration théologique. Le caractère subjectif de cette activité rend difficile un témoignage bien compris, ce dernier risquant d'être assimilé à une doctrine rigide. J'essaye tout de même de formuler ce qui à certains égards est informulable parce que différent pour chacun. Le travail théologique ne commence pas par l'étude mais bel et bien par la prière. L'invocation de l'Esprit nous rappelle notre place d'humble serviteur les mains ouvertes devant son Seigneur. Elle ne garantit pas l'orthodoxie de notre réflexion, au contraire, elle ne peut que signifier l'imperfection du discours théologique ou plutôt son incomplétude pour dire Dieu.

Pour beaucoup, l'épiclese, la méditation, le silence sont déjà parties intégrantes de la théologie. Peu importe la terminologie, pourvu qu'elles soient présentes.

A cet égard, l'expérience la plus significative que je fis, commune à beaucoup d'étudiants, fut la suivante : une journée comme les autres avec sa succession de cours et séminaires se terminait sans que j'aie vraiment participé, investi dans aucun d'eux. J'avais l'impression — juste à certains égards — que tout le monde s'ignorait, chacun vivant hermétiquement dans son monde propre. Quantité de paroles avaient été prononcées mais rien n'avait été communiqué ! Bref, le schéma type de ces journées moroses, remplies d'activités, de comités, de sessions où le « courant » ne passe pas. Or, cette journée se terminait par le culte de faculté animé par les étudiants. J'y retrouvai tous ceux que j'avais cotoyés pendant la journée, professeurs et étudiants compris..., seulement il n'était plus question de parler de Dieu mais de Lui parler, il ne s'agissait

plus de le faire entrer dans nos formulations mais d'accepter son invitation à la table dressée. Communion reçue, Noces anticipées, adoration partagée, ce fut pour moi un moment d'une rare intensité. Sans avoir adressé la parole à quiconque, j'avais l'impression que depuis toujours nous cheminions ensemble à la suite du Christ. N'est-ce pas le mystère de l'Esprit qui, seul, fait de nous des théologiens dans la plénitude de nous-même, c'est-à-dire des hommes et des femmes qui investissent non seulement leur raison mais leur foi et leur sensibilité dans l'écoute de la Parole ?

Cette expérience se renouvela plusieurs fois dans des situations plus significatives encore : les disputes théologiques sont fréquentes parmi les étudiants. Celles auxquelles j'ai participé ont quelques fois tenu du « pugilat » verbal. Sans dénier à la « boxe » une certaine utilité, il faut admettre qu'elle n'est pas chez les théologiens le moteur le plus adéquat de théologies inspirées. En ce qui me concerne, le culte vécu en commun à la suite d'entretiens quelque peu animés déboucha souvent mais pas toujours sur un échange profond où mon interlocuteur comme moi-même étions vraiment à l'écoute de Dieu, à l'écoute l'un de l'autre. La discussion de concepts théologiques ne nous avait pas permis de « dire » Dieu ensemble, le culte nous conduisit à l'écouter et à nous écouter... N'est-ce pas aussi cela la théologie ? Précisons un peu les choses : le résultat de cette démarche spirituelle au niveau de nos relations interpersonnelles ne fut pas la cause d'une amélioration des relations entre les étudiants (elles étaient déjà bonnes !). Le Seigneur donna autre chose : une meilleure compréhension des motivations profondes qui guident nos choix théologiques, et par là-même, une perception plus affinée des qualités inhérentes à nos positions théologiques. Certains blocages s'étaient levés parce que Dieu nous avait montré en l'autre un compagnon aux prises avec les mêmes difficultés, s'abreuvant à la même source d'inspiration : le Christ vivant. Personnellement, ce fut le commencement d'une transformation de l'amour que j'avais à porter à mes frères théologiens : ce n'était plus l'amour dominateur et condescendant de « celui qui sait », mais l'amour de celui qui connaît ses faiblesses et reconnaît la droiture du cheminement de l'autre, c'est-à-dire un amour vécu dans l'altérité.

Ce second mouvement est fondé sur le témoignage intérieur du St-Esprit (Jn 15, 16). Pour moi, ce témoignage a aussi une réalité dans le domaine précis de l'enseignement académique. Je m'explique : un exposé théologique (exégétique, systématique, pratique) ne prend autorité que s'il est fondé sur l'Écriture, c'est le premier point, connu de tous et souvent discuté, mais il est inséparable du second qui dépend de lui : le témoignage intérieur du Saint-Esprit. Comment évoquer cette réalité dans le cadre universitaire ? Je me risque à en dire quelques mots à partir de la notion paulinienne de discernement spirituel. Pendant ou après un cours, ou bien un séminaire, il m'est arrivé de poursuivre ma

réflexion avec d'autres participants sur le contenu de l'enseignement donné puis de prier avec eux sur tel ou tel aspect qui nous « tracassait », nous troublait intérieurement ou au contraire nous édifiait particulièrement. De cette manière s'exerçait bien modestement ce que j'aurais envie d'appeler un discernement théologique, dont l'impact n'était pas un jugement stérile mais la reprise, l'approfondissement de la recherche. A une plus grande échelle, ce discernement n'est-il pas l'œuvre de l'Eglise dans sa vie culturelle et missionnaire ?

Je ne dis pas que nos convictions intérieures doivent être la seule norme de la théologie, je me demande seulement si, au fond, le Saint-Esprit, dans la communauté, n'est pas aussi donné pour guider — dans le sens de critiques et suggestions de recherches — les théologiens sur le chemin d'une théologie au service de l'Eglise mais non asservie à elle.

Un dernier exemple encore. Devant proposer un sujet de séminaire pour une session d'étude intensive et pluridisciplinaire, je découvris l'importance d'un choix guidé non par mes désirs personnels mais par les besoins de l'Eglise, des étudiants en l'occurrence, besoins dont l'évaluation fait appel au discernement spirituel et, pourquoi pas, à la prière. En l'occurrence, la prière me mit sur une piste à laquelle je n'avais pas songé, elle ne joua pas le rôle de confirmation d'une option prise mais dirigea mes pensées dans une autre direction.

Etre des théologiens de la complémentarité

Je termine en soulignant ce qui me paraît être un des éléments essentiels, trop peu souligné, de l'articulation entre théologie et spiritualité. Mes années déjà passées en faculté m'ont appris qu'en théologie plus que dans les autres sciences, personne ne peut à lui seul saisir la richesse, l'exigence, l'ampleur de son « objet » d'étude. Les dons sont trop nombreux pour se retrouver chez un seul, les risques de subjectivisme, d'illuminisme, de partialité, d'orgueil trop présents pour être évités facilement. Placés côte à côte par la vocation qui nous a été adressée, ne devons-nous pas poursuivre ou réapprendre une écoute commune du Dieu vivant ?